

Expédition au Baruntse (7129 m)

Par Guillaume Blanc
(photos de Michèle Chevalier et Samuel Ronayette)

J'ouvre un œil, réveillé par une habituelle envie pressante. Je sors la tête de l'amas de plumes qui m'enveloppe et me réchauffe. La tente est déjà baignée de cette douce lumière matutinale qui pointe entre aube et lever de soleil. Émerger des limbes, sortir du petit nid douillet, enfiler collant, chaussettes et une petite laine : on sent que l'air est vif, derrière la double paroi de fine toile qui nous sépare du dehors. Enfiler les coques des chaussures, et ouvrir la porte de la tente, délicatement, pour éviter les chutes de givre trop agressives de si bon matin. S'extraire de l'habitacle

d'un vigoureux coup de rein, pour se retrouver debout, dans la neige, dehors, à 6150 m, en collant, les pieds dans des pompes de clown, forcément trop grandes. Et là, là, dans l'aube qui grandit vers l'est, la pyramide imposante et massive du Makalu se découpe sur un ciel qui déroule ses dégradés de bleus violacés. À droite du géant, un fin croissant de Lune, agrémenté d'un petit point qui brille encore avec vigueur, Vénus. Le spectacle est tellement beau, simplement beau, que j'en oublierais presque ce pourquoi je suis sorti. Et ce froid si vif. Vivifiant.



Depuis des mois que nous y pensons et préparons cette expédition, se retrouver à l'aéroport Charles de Gaulle le vendredi 8 avril au soir, après quelques péripéties pour boucler les bagages avec un poids limite impartit, fut un grand moment. Neuf heures d'avion, quelques heures à l'aéroport de Delhi puis dernier vol vers l'est pour atterrir à Katmandou, à 3h45 de décalage horaire de Paris.

Nous n'avons que peu de temps pour faire du tourisme, le surlendemain nous repartons pour Lukla dans un petit avion. Là, ce sera déjeuner sur l'herbe pendant que notre sirdar, Suké, supervise l'équipe de porteurs, de sherpas et de cuistots qui va nous accompagner dans notre périple pédestre. Départ pour notre première journée de marche en début d'après midi. Malgré le mauvais temps qui plane, nous sommes tous excités à l'idée de partir pour de bon. Quelques heures de balade tranquille nous

amènent à notre première étape. Une poignée de maisons de pierres sèches qui s'égouttent dans la brume de fin d'après-midi. Un « lodge », sorte de gîte ou de refuge, qui nous servira de salle à manger. Dehors nos porteurs s'affairent pour monter nos tentes sur des terrasses au-dessus du village, les cuistots s'agitent autour d'une petite cahute pour nous préparer à manger. Il en sera ainsi chaque jour.

On nous cire les pompes. Difficile de voir ces népalais crouler sous des charges inhumaines — au moins 50 kg — pendant que nous furetons avec nos petits sacs de rando, de les voir nous préparer la bouffe sans que nous puissions mettre la main à la pâte, ou monter nos tentes quand eux dormiront entassés dans un vague recoin. Nous finirons par nous y faire — on s'habitue vite à se faire servir ! — et par accepter de les voir porter nos affaires en ployant sous le poids. De toutes façons, ici « c'est

comme ça » nous dira plus tard Mulal, le directeur de l'agence Churen Himal qui assure la logistique de notre expédition ; de surcroît, plus ils portent, plus ils sont payés. Ils ne se seraient pas déplacés pour une simple charge.

Le soir, on se met les pieds sous la table. Certes, on dîne à la frontale, avec la doudoune sur les épaules, mais rapidement, la soupe nous réchauffe de l'intérieur. Dehors, le brouillard enveloppe la montagne dans une douce fraîcheur humide. La nuit tombe vers 18h30. Ce sera au lit de bonne heure, comme chaque jour.

Le lendemain matin, un rayon de soleil vient caresser nos tentes. En passant la tête dehors, les premières grosses montagnes apparaissent comme des mirages, au loin. Ce qui nous attend est un col à 4550 m d'altitude qui, vu d'ici, est sous la neige. Cette deuxième jour-

née nous effraie depuis un certain temps. Se retrouver si haut, si vite, sans prendre le temps de s'acclimater à l'altitude. En plus la neige, si basse, promet une belle pataugoire. Finalement, ça passera bien, tout comme la nuit de l'autre côté, à 4100 m. Ensuite on redescend jusque vers 3100 m, avant de reprendre une ascension plus lente et raisonnable, entrecoupée de jours de repos pour permettre au corps de s'habituer tranquillement au manque d'oxygène.

Petit à petit, nous remontons ainsi la vallée de l'Inkhu Khola, qui aboutit au Mera La. Le neuvième jour, après une courte nuit au camp de base du Mera Peak, nous partons de nuit pour tenter le sommet (6400 m), malgré notre acclimatation encore imparfaite. J'étais tellement excité à l'idée d'aller voir là-haut que je n'ai pas beaucoup profité des trop courtes heures de sommeil qui nous étaient allouées. Après un petit-déjeuner au lit, nous nous engouffrons dans la fraîcheur d'une nuit d'encre. Le temps n'est pas au beau fixe, au loin, sur la gauche, des éclairs déchirent fréquemment les ténèbres. Plus haut, nous nous retrouvons dans le brouillard. Je commence à douter

de pouvoir atteindre le sommet. Nous poursuivons pourtant, du moment que la trace déroule mécaniquement son ténu fil d'Ariane devant nos pas. Nous finissons par sortir de la couche de nuages, et, vers 6000 m, le soleil se lève sur un panorama stupéfiant. Un ballet de montagnes plus hautes les unes que les autres se dévoilent, parfois voilées d'écharpes de nuages. Makalu, Lhotse, Everest, et dans l'échancrure entre deux de ces géants, notre Baruntse. C'est aussi à partir de là que le pas se fait plus traînant, chaque mètre gagné semblant être le résultat d'une intense bataille intérieure. L'esprit qui ferait bien demi-tour pour retrouver un air respirable, et les jambes, qui, curieusement, poursuivent indépendamment l'ascension.

Pourtant, à force de mettre un pied devant l'autre, même si le pas n'est pas bien grand, nous finissons par arriver quelque part au bout d'un laps de temps qui s'étirole vers l'éternité. Une traversée horizontale et nous sommes au pied du téton sommital. Là, c'est la déconvenue : un petit mur de glace, cinq à six mètres de haut, nous barre l'accès au sommet. Les copains font demi-tour. Nous tergiversons. Tenter le

coup ou pas ? Nous sommes nazes, le crâne vrillé. Les nuages remontent, le mauvais temps menace. Y aller prendrait trop de temps. Je ne sais pas à quoi ressemble une tempête à cette altitude, mais je ne suis pas sûr d'avoir envie de tenter le diable. Nous faisons demi-tour nous aussi, quarante mètres sous le sommet...

Les deux jours suivants, nous remontons la vallée de l'Honggu Khola en contournant la superbe face nord du Chamlang, pour finalement atteindre le camp de base du Baruntse, à 5460 m. Nous avons ainsi laissé derrière nous l'ultime trace de verdure, pour nous retrouver dans un monde essentiellement minéral. Le camp est monté là où il devait être monté, au bord d'un lac gelé. L'emplacement est vaste, la tente mess est déployée pour l'occasion, ce sera notre « salle à manger » pour les jours à venir.

Nous attaquons rapidement les portages. Nous emmenons un camp d'altitude en haut du col West. Pour cela, il nous faut franchir 300 m de dénivelés pour atteindre le sommet d'une moraine, et 250 autres mètres de dénivelés en terrain glaciaire pour atteindre le pied du col. Petite déception au pied du couloir : c'est sacrément raide. Du coup, nous ferons la chose en deux étapes. D'abord un dépôt sous la neige au pied, puis la montée dans le couloir, sur des cordes fixes en plus ou moins bon état. Couloir avec un pas de mixte au début, et 50 m de glace bleue, raide, sous une fine pellicule de neige sur la fin. Charmant !

Et puis finalement, un jour, ce fut la montée seule. Nous allions tous dormir au camp d'altitude, accom-



Lourdes charges pour les porteurs en montant vers le camp de base



pagnés d'un ultime portage, sauf Sam qui, pas en forme, préfère s'en retourner plutôt que de poireauter au camp de base. Le lendemain, avec Anne-Soisig, je vais faire une reconnaissance jusqu'au plateau à 6400 m, d'où nous voyons une bonne partie de l'itinéraire. J'en suis tout excité tant le sommet semble juste là, à portée de crampons. Le surlendemain, Anne-Soisig et Philippe poussent à 6600 m, dans une neige très profonde, la trace de la veille déjà recouverte. Je comprends alors, malgré mon enthousiasme de la veille, que nous n'arriverons pas au sommet comme ça, d'un coup d'un seul depuis notre unique camp d'altitude.

Après une journée de repos à rôtir sous la tente qui était successivement baignée d'un soleil aride et bousculée par des rafales d'un vent glacial, nous décidons malgré tout de tenter le sommet. Réveil à 2h, départ peu après. Rapidement on se caille malgré l'effort. J'enfile mon surpantalonn, puis ma doudoune, et malgré mes pompes *super-machin-chose* avec des chaussettes à 50 €, j'ai froid aux pieds. D'ailleurs tout le monde a froid aux pieds. Il devait faire entre -25°C et -30°C. Après avoir retracé tout l'itinéraire, comme chaque jour le travail de la

veille était à refaire, nous arrivons finalement au soleil sur l'épaule à 6600 m, crevés, mais content d'y trouver un peu de chaleur nourricière.



Le mauvais temps qui menaçait insidieusement fut plus rapide que nous et nous parvenons à 6800 m dans le brouillard et la tempête de neige. Demi-tour juste avant la première difficulté, une grosse rimaye que de toute façon nous ne voyons même plus. Descente dans la trace qui commençait à disparaître sous les rafales dans le bas. Retour salutaire au camp d'altitude. Dernière nuit. Nous décidons de redescendre au camp de base le lendemain. Nous n'avons effectivement plus suffisamment de vivres pour espérer faire une autre tentative, mais nous savons surtout qu'avec les quantités

de neige qui recouvrent chaque jour la trace, elle serait vaine. Nous préférons utiliser le peu de temps qui nous reste pour aller faire un tour du côté de l'Imja Tse (ou Island Peak).

Le lendemain, donc, nous démontons le camp, chargeons le tout sur nos frêles épaules, et direction le camp de base, avec des sacs hallucinants de volume et de poids dans l'unique but de ne pas devoir remonter. Heureusement, Suké et deux porteurs ont senti la débâcle et sont montés à la rescousse. Les deux jours suivants, nous traversons l'Amphu Lapcha. Une montée féérique au lever du soleil sur un glacier suspendu étonnant fait de grosses marches entrecoupées de replats. Cheminement tortueux dans ce labyrinthe, ambiance démente. Au col, panorama sur le Lhotse, qui se cachait pudiquement derrière un nuage. Au pied de la face sud gigantesque, une modeste bosse pointue, l'Imja Tse ! La descente du col fut une autre paire de manches : une petite barre rocheuse à franchir en rappel — les porteurs n'ayant pas d'équipement, donc pas de baudrier ; y faire passer toutes les charges, y compris les œufs (qui sont restés entiers). Suké gère la manœuvre. Pour nous autres, touristes, ce sera sans douleur, nous ne ferons que passer, avec notre attirail de baudriers, crampons, piolets et tutti quanti. Finalement, tout le monde se regroupe sain et sauf au pied des difficultés. Les porteurs en ont chié. Nous rejoignons ensuite le camp de base de l'Imja Tse, tandis que l'équipe népalaise s'en va nous attendre à Chhukung.

Un camp de base plein de tentes bariolées, engoncé entre une mo-

raîne d'un côté et la pente de la montagne de l'autre. Avant même de trouver un petit coin relativement plat pour poser nos trois tentes, je me demande où l'on trouve de l'eau. Et rapidement, j'apprends qu'il n'y en a pas là, de l'eau. Il faut aller la puiser dans le lac derrière la moraine. Cent vingt mètres de dénivelés plus bas ! Un unique et discret passage permet de franchir la muraille instable pour descendre jusqu'à une plage glacée afin d'y puiser le liquide indispensable.



Réveil à 2h. Départ peu après dans le brouillard. À mi-pente, le soleil se lève en découvrant un panorama stupéfiant. Les sommets alentours s'éclairent successivement : Baruntse, Ama Dablam... Sous nos pieds, la vallée est plongée dans les ténèbres sous une couche de brume. Vers 5800 m, nous arrivons sur le glacier. Un groupe est déjà là en train de s'équiper. Nous en faisons autant et passons devant. La trace serpente au milieu d'un glacier tourmenté, avant d'atteindre une sorte de plateau, au bout duquel s'élanche la pointe sommitale. Au loin des cordées sont bizarrement agrippées sur une pente raide de glace et neige : raide, tout de même, la voie normale ! Encore un groupe que nous dépassons. Devant nous, plus que quelques personnes, déjà scotchées sur les cordes fixes qui pendouillaient depuis l'arête, là-haut.

Déjà quand j'ai vu le peuple, mon moral en a pris un coup. Puis quand j'ai vu la gueule de la chose, avec ces cordes fixes qui étaient l'unique issue vers le haut, faute de matériel adéquat, mon moral s'est prit un deuxième coup. Enfin quand les guides népalais ont commencé à nous engueuler parce qu'on utilisait *leurs* cordes, qui étaient *privées*, j'ai eu envie de redescendre et qu'ils aillent tous au diable. Heureusement, Anne-Soisig était toujours super motivée pour aller au

sommet, elle m'a entraîné là-haut, après que Michèle a négocié l'utilisation des cordes avec une bonne dose de diplomatie féminine. Et ça valait le coup !

Nous sommes ainsi arrivés sur le sommet de cette petite colline, à plus de 6100 m d'altitude, avec de-

vant nous une paroi jouant de démesure : la face sud du Lhotse qui nous dominait de plus de deux kilomètres, sur plusieurs kilomètres de large. On se sent... *petit* ! Vers le sud-est, le Makalu et son éternel chapeau de nuages, au sud le Baruntse, là, juste devant, qui nous narguait avec sa belle corniche sommitale. Et la pyramide superbe de l'Ama Dablam, vers l'ouest.

Nous étions à peu près seuls au sommet, mais déjà les hordes de touristes arrivaient, il fallait songer à redescendre. Nous avons attendu une bonne heure en haut des cordes fixes, qu'un guide termine de hisser sa cliente en forme de sac de patates. Descente rapide.

Interrogations. Ce sommet figure en très bonne place parmi les *trekking peaks* « faciles » dans la vitrine de toutes les agences. Je me demande pourquoi ? D'autant que nombre de « clients » que nous y avons croisés n'avaient jamais chaussé une paire de crampons ni tenu un piolet de leur vie ! L'accès au sommet est loin d'être trivial, et sans corde fixe préalablement mise en place, il faut se payer deux longueurs de cinquante mètres sur de la glace (ou neige) à plus de 50° d'in-



clinaison. Je n'appelle pas ça un sommet « facile » ! Certes la vue est unique de là-haut. Mais les touristes qui y arrivent, épuisés physiquement par l'effort qu'ils viennent de fournir à haute altitude et moralement par le vide omniprésent, je me demande s'ils profitent vraiment du spectacle de la nature ?

Nous arrivons à Chhukhung en fin d'après midi. Le lendemain, très courte étape avec plus de descente que de montée, nous allons dans le village voisin, Dingboche. Le plan initial prévoyait de descendre tranquillement directement vers Lukla. Philippe propose un petit détour par le Kala Patthar, point de vue sur l'Everest exceptionnel, paraît-il. L'idée est séduisante, même si la perspective de faire changer ses plans à Suké n'enchantait guère certains d'entre nous. Mais notre sirdar étant toujours conciliant et ne sachant répondre que par l'affirmative, notre petite escapade est acceptée. Les plans modifiés.

Réveil à 3h30 du matin, par le désormais traditionnel « *bonyour, tea, coffee* » et la tasse de thé (ou de café) qui va avec. Peu de temps après c'est le petit déjeuner qui suit, servit au lit, dans la tente. Les cuistots

sont sur le pont depuis plus d'une heure pour nous concocter ça, le réchaud ronronne à fond dans la cahute qui sert de cuisine, mais à peine la deuxième tournée de porridge effectuée, ils retournent aussitôt se coucher, le silence retombe.



Quant à nous, nous nous levons, rangeons nos affaires et faisons nos sacs. Puis nous partons dans le silence de la nuit au milieu du village endormi. Le plafond est bas, une habitude, mais nous gardons l'espoir de passer au-dessus. L'air est vif, le pas aussi. À l'aube nous traversons la rivière qui descend du glacier Khumbu. Puis au terme d'une longue traversée toute plate, des bouffées de ciel bleu viennent raviver les couleurs de la grisaille : nous

allons bientôt sortir la tête de la mer de nuages. Des sommets de blancheur étincelante débordent parfois du banc de brume qui tend effectivement à s'amincir, inexorablement. Et comme par magie, nous nous retrouvons d'un coup au soleil.

Le brouillard achève de s'évaporer et disparaît avec panache dans quelques ultimes voluptueuses arabesques.

Le paysage jusqu'alors discret dans le silence humide s'ouvre d'un coup. Droit devant le monolithe du Pumori vers lequel nous nous dirigeons, à droite, le Nuptse, grande face tourmentée de glace et de roc. Plus bas, l'immense fleuve de glace du glacier Khumbu déroule lente-



La piste à l'aéroport du Lukla... attachez vos ceintures !



ment son chaos entre moraines et pénitents. Le chemin traverse l'un de ses affluents pour aboutir à 5200 m dans un endroit complètement incongru et surréaliste, un complexe hôtelier. Dédaignant la chose, nous poursuivons par l'ultime montée, pour atteindre à 5600 m l'épaule du Kala Patthar sous le Pumori. La vue est à couper le souffle. Et pourtant nous n'avons pas vraiment besoin de ça à cette altitude ! Vue sur l'Everest, pyramide rocheuse en arrière plan, mais qui en impose malgré tout, vue sur son camp de base, autre tache de civilisation envahissante, vue sur l'Ice Fall, cette cascade de séracs que doivent franchir les candidats au toit du monde, vue sur le fameux col Sud, l'ultime camp avant d'attaquer les derniers 800 m. La Combe Ouest nous est cachée, mais on la devine. Vue sur le Nuptse, le Pumori, l'Ama Dablam et d'autres montagnes qui rivalisent toutes de hauteur, de verticalité, de blancheur, de majesté.

Nous restons une bonne heure là-haut à profiter de la vue, tandis que petit à petit, comme toujours, les nuages viennent s'amonceler d'abord autour du Pumori pour déborder ensuite un peu partout.

L'heure de descendre, de repartir arrive. Longue, la descente. Surtout sur la fin, revenus à des altitudes plus humaines, dans la vallée, alors que nous étions repassés sous les nuages, ceux-ci ayant une fâcheuse tendance à se délester à notre passage et que le sentier montait et descendait pour descendre — une constante...

Nous retrouvons notre équipe népalaise à Deboche. Le réconfort. Invités dans la cuisine à déguster une soupe bien chaude, j'ai réalisé qu'ils nous préparaient chaque jour depuis un mois des miracles culinaires, avec quasiment rien : cuisine dans une petite cave, à même le sol de terre battue, avec une poignée de frontales en guise d'éclairage. Ce

soir-là, nous avons eu des steaks hachés de yak au dîner. Succulent.

Le lendemain, étape directe jusqu'à Namche Bazaar. Passage par le temple bouddhiste de Tengboche, et descente, très raide, au milieu d'une forêt de rhododendrons arborescents en fleurs qui fut un grand moment. Puis le chemin remonte de l'autre côté de la profonde vallée de l'Imja Khola, pour la parcourir à flanc. Nous débarquons à Namche par au-dessus, découvrant cette incroyable cuvette de civilisation au milieu des montagnes escarpées. Le village est superbe, toits colorés, murs de pierres taillées, comme sur une carte postale. Nous troquons les tentes pour l'hôtel. Le temps est toujours maussade, oscillant entre grisaille et pluie. Les sommets alentours restent cachés. Dommage, même si nous avons des réserves de beautés plein les yeux.

Encore une petite journée de marche, et nous voici de retour à Lukla. La boucle est bouclée. Nous avons croisé sur le chemin beaucoup plus de népalais que de touristes, des porteurs chargés de



!! Attention !!

C'est l'automne... Alors pour recevoir le prochain numéro du Crampon, n'oublie pas de renouveler ton abonnement et ta cotisation au Gums !



choses plus étranges les unes que les autres : des portes, des panneaux de contreplaqué, parfois un cot cot se faisait entendre dans les entrailles d'une charge au volume indécent...

Lukla. Hôtel. Douche. Petite soirée festive avec notre équipe népalaise pour leur remettre à chacun leur pourboire. Nous avons pris l'apéro ensemble... Après quoi, ce fut le retour à Katmandou où nous aurons deux jours et demi à tuer dans cette ville infernale. Un peu de tourisme – épuisant ! – un peu de glande dans le calme salvateur de notre chambre d'hôtel. Retour à Paris sans histoire, malgré une courte correspondance à Dehli.

À côté de Katmandou, Paris m'apparut presque sereine, au retour. Plongée directe dans le travail, dès le lendemain. RER, Paris, boulot. Mais déjà, l'envie de repartir. Tenter un autre « 7000 », le réussir, cette fois. Oubliées les horribles heures d'attente à cuire sous la tente au camp d'altitude, oubliés les réveils en sursaut en suffoquant à cause du manque d'oxygène, oubliée la « turista » de la première semaine, quand je me jurais que jamais plus jamais ça... Bref, ne subsistent finalement que ces paysages féériques, ces montagnes grandioses, ces népalais si charmants... Certes un gros sommet loupé, mais d'autres réussis, plus petits, et puis, et surtout, des images fabuleuses et des instants extraordinaires gravés dans la tête.

Les membres de l'équipe :
Antoine Melchior, Michèle Chevalier, Samuel Ronayette, Michal Bulik, Philippe Sikora, Laura Vassilev, Anne-Soisig Steunou, Guillaume Blanc

Un grand merci à :

- Antoine, instigateur de la chose et chef d'expé
- Au Vieux Campeur, pour la réduction conséquente sur le matériel
- Claire et Cébé qui nous a sponsorisé en lunettes
- Maman Blanc pour ses soupes maisons et ses pâtes de fruits revigorantes.



Mode



Chaud moi ? Jamais !

Avec la chemisette gais tropiques
Le réchauffement climatique c'est de la rigolade*

**Une exclusivité de la marque FOU RIRE POLAIRE*



Par Mireille Morineau

Naissances

Marie Commiot et Stéphane Jurine sont heureux de nous annoncer la naissance de Simon, le 18 août 2011.

Et Timéo Lévy-Goudard a déboulé des montagnes le 3 août 2011 pour le plus grand bonheur d'Alexandra et Julien.